

## Roberto Arnulfo

Un des pionniers de l'aïkido en France, Roberto Arnulfo fut parmi les élèves du quasi-légendaire Me Tadashi Abe: un „grand ancien“ a bien voulu nous accorder cet entretien.

‡ Pourquoi avez-vous fait de l'aïkido ?

D'abord, il faut me demander pourquoi je suis venu aux arts martiaux. En réalité, quand je suis arrivé d'Italie, j'avais 14 ans ; mon père, comme j'étais assez chétif et souvent malade, voulait me faire faire du judo, parce qu'à l'époque il n'y avait que cela. Il m'a donc mis dans un dojo de judo à Marseille, boulevard Longchamp. Ça me plaisait, mais ce n'était pas vraiment ce que j'imaginais être un art martial. Et puis, comme tous les enfants, j'ai joué avec une carabine, bêtement : le coup est parti et je me suis blessé le pied. Pendant un an, je n'ai pas pu pratiquer et, entre-temps, mon père qui était assez chercheur et innovateur dans son style, a découvert un livre de karaté : « Le Karaté-Do », par Robert Lasserre. C'était ce que je voulais. Alors, il m'a fabriqué un makiwara et tous les jours il m'obligeait à faire deux heures de [frappes au] makiwara. À cette époque, aucun cours de karaté n'existait à Marseille. Ensuite, il s'est dit que s'il y avait un livre sur le karaté, il devait y avoir des professeurs. Il a écrit à Robert Lasserre qui lui a répondu : « Allez au dojo de Jean Zin, il reçoit beaucoup d'experts japonais. » En ce temps-là, les experts japonais de judo ou d'aïkido arrivaient au port de Marseille, qui était la porte de l'Orient. Et Jean Zin les recevait dans son dojo, où ils restaient une semaine ou plus avant de partir dans d'autres villes.

Donc mon père m'a amené – j'avais deux ans de plus, 16 ans – au Judo Club de Provence, à côté du vieux port. Et là Jean Zin, qui était une personnalité du judo, dit à mon père : « Le petit, d'abord on le met au judo et à l'aïkido,

puis on verra. » Il m'a inscrit et lui a vendu les deux livres d'aïkido qu'il venait d'éditer. L'aïkido... deux ans plus tôt j'avais vu à l'Opéra de Marseille Me Nakazono et Me Tadashi Abe. Ça me plaisait. À mon premier cours d'aïkido, je voyais des petits vieux qui se tenaient là, essayant de se tordre les poignets



Crédit photo: Schwickerath, www.aikidojournal.fr/aikidojournal.fr

– les petits vieux, ils avaient quarante ans, mais quand on est jeune... [rires] – et moi qui faisais deux heures de makiwara tous les jours, ça me faisait plutôt sourire. Mais Jean Zin a insisté pour que je vienne. À l'époque, il travaillait le bâton court, le tambo, et là il a commencé à me faire voir l'efficacité de cet art. Jean Zin, c'était quand même un gaillard d'un mètre 80, champion de judo, qui n'avait peur de rien, donc même si la technique n'était pas parfaite, en aïkido il fallait que ça passe. Une fois par semaine, je l'accompagnais au Fort St Jean où il assurait les cours

d'aïkido très opérationnels auprès des légionnaires qui testaient l'efficacité des techniques. Là... j'étais convaincu, mais toujours dans l'espoir de trouver un jour un professeur de karaté.

Un jour, j'arrive au dojo et je vois quelqu'un assis au bar sur un de ces hauts tabourets, avec un regard assez impressionnant : c'était Maître Tadashi Abe, que Jean Zin avait connu à Paris.

Je peux vous raconter comment il l'a rencontré : Jean Zin était l'élève de Me Kawashi et de Me Awazu, surtout de Me Kawashi qui avait lancé le judo en France. Et le week-end, quand il pouvait, il prenait la voiture et montait s'entraîner sous la direction de Me Kawashi à Paris. Et un jour, il a vu qu'il y avait Me Tadashi Abe : après le judo, Me Kawashi laissait la salle à Me Tadashi Abe pour démontrer les bases de l'aïkido aux judokas qui le désiraient. Jean Zin raconte qu'un jour, après l'entraînement, il était assis au bar, et Me Tadashi Abe lui dit : « M. Jean Zin, pourquoi est-ce que vous ne voulez pas essayer l'aïkido ? » La plupart des judokas avait essayé, mais Jean Zin – ce n'était pas un bagarreur, ceci dit il n'évitait pas la bagarre, c'était quelqu'un de puissant – a répondu : « Quand je serai plus vieux. » Tadashi Abe a insisté : « Il faut essayer... » Et Zin a accepté d'essayer la prochaine fois, après l'entraînement. Me Abe lui a alors demandé de le saisir comme il voulait, de le saisir fortement. Jean Zin m'a raconté : « Je me suis dit : si je le saisis, il ne pourra plus bouger. Mais s'il veut que je le tienne... Et, paf, paf, voilà qu'il se dégage ! Je le serre plus fort, et il se dégage encore ! Ensuite c'est lui qui me saisit, il me prend la

*L'aïkido de l'époque,  
c'était un aïkido basé  
beaucoup sur les saisies.*

main, et paf, je me retrouve à genoux. Si je n'étais pas descendu, je crois bien que mes poignets auraient été brisés. Et là, j'ai commencé à me dire qu'il y avait quelque chose. »

Et à partir de là, il a invité Me Tadashi Abe à venir dans son dojo à Marseille pour enseigner l'aïkido.

Il a été passionné. À l'époque, et encore maintenant, les judokas pratiquaient une forme de self-défense qu'ils appelaient le jujitsu. C'étaient des techniques assez rudimentaires. Elles étaient efficaces, parce que les premiers judokas avaient tellement confiance dans le judo et dans les techniques de self-défense, que ça marchait. Ils étaient confiants, plus confiants que les aïkidokas actuels, peut-être. Ils arrivaient à accepter des défis, à faire des démonstrations et à gagner.

Pour ma part, tout de suite, j'ai été frappé par l'excroissance osseuse du 3<sup>ème</sup> métacarpe de la main droite que l'on remarque bien sur la photo de Tadashi Abe du livre de Jean Zin : « L'Arme et l'Esprit du samouraï japonais », tellement il avait fait du makiwara et pratiqué le karaté. Il m'a posé la même question que vous : pourquoi je faisais de l'aïkido, et j'ai répondu que j'aurais préféré faire du karaté. Il me dit : « Le karaté, ce n'est pas bon » et je lui ai répondu, en montrant sa main : « Mais ça, Maître, qu'est-ce que c'est ? » Et lui me répondit : « L'aïkido, c'est mieux. » Comme tous les gamins, on pose des questions, et je lui ai demandé du karaté ou de l'aïkido, lequel était le plus fort. Il m'a répondu que jusqu'au 3<sup>e</sup> dan, le karaté était supérieur, mais lorsqu'on arrive au 4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> dan, l'aïkido



© 2009 Henri Schwedert - www.aikidojournal.fr / aikidomail.fr

devenait supérieur. Il avait fait du karaté et du kendo, on pouvait donc avoir confiance.

L'aïkido de l'époque, c'était un aïkido basé beaucoup sur les saisies. Souvent il se faisait attaquer par des gens qui ne savaient pas trop tomber, il avait peur de leur faire mal, ce n'était donc pas un aïkido spectaculaire, comme celui amené par Me Noro ou Me Tamura, ou Chiba. Ce n'était pas la même forme d'aïkido. C'était un aïkido plus rectiligne.

Voilà. Je me suis mis à l'aïkido. Et un beau jour, Me Nakazono, de retour à Marseille, s'installa dans un petit ap-

partement, je lui servais d'uke et, en contrepartie, je bénéficiais gratuitement de ses leçons.

Son style d'aïkido était très varié et il adaptait souvent des enchaînements très intéressants entre un mélange de judo, d'aïkido et de karaté. Pour moi, c'était quelqu'un d'extrêmement gentil et humain. Il était comme un père pour moi. J'avais la chance d'effectuer un certain nombre de voyages avec lui (Italie, Corse, Côte d'Azur, etc...) pour des démonstrations ou des stages. Plus tard, il fit venir en France sa femme et ses deux enfants.

Comme j'étais maçon de métier, Jean

*Et lui me répondit : « L'aïkido, c'est mieux. »*

partement que Jean Zin réservait aux maîtres Japonais qui étaient de passage.

Il prit la direction des cours de judo, de karaté, d'aïkido et de kendo au sein du dojo. À ce moment-là, je suis devenu son assistant et participais à ses superbes cours. Parfois, quand il donnait des

Zin en profitait pour me faire faire tous les menus travaux du dojo. Ça faisait partie de l'art martial : nettoyer les tapis, et tout le reste. Un matin – souvent je couchais au dojo, parce que j'habitais loin de là, aux Baumettes, devant les prisons, et souvent je couchais sur le tatami pour ne pas rentrer le soir

*Me Noro, quand il est arrivé, était alors 4<sup>e</sup> ou 5<sup>e</sup> dan. Mais le soir, quand je l'ai vu sur le tapis, j'ai été impressionné.*



Une roue de moulin sur l'Isle sur la Sorgue, où nous avons rencontré Roberto Arnulfo.

– j'étais en train de peindre. Je savais que Me Noro allait venir. Il faut dire ici que Me Tadashi Abe, quand il était reparti au Japon, avait dit qu'il enverrait deux experts en Europe, Me Tada et Me Noro. Il n'avait pas encore parlé de Me Tamura. Et donc un jour, j'étais en train de peindre la porte et j'ai vu arriver une délégation : il y avait M. Nocquet, M. Chassang, M. Robinet, Mme Daems et Jean Zin qui étaient allés accueillir Me Noro qui arrivait du bateau. Je m'en souviens très bien : il était bien habillé, il avait un beau costume et juste quand il est passé par la porte que je peignais, il a sali sa veste. Je m'en souviens comme si c'était hier. Donc, le soir il y avait Me Noro, et comme je le dis dans le film, je pensais qu'il était au moins 6<sup>e</sup> dan, mais Me Noro, quand il est arrivé, était alors 4<sup>e</sup> ou 5<sup>e</sup> dan. Mais le soir, quand je l'ai vu sur le tapis, j'ai été impressionné. D'abord parce que j'ai servi d'uke, je commençais juste l'aïkido, et lui, sans aucune retenue, me projetait à droite, à gauche... pour nous, il était très fort. Pour moi, il amenait l'efficacité dans l'aïkido.

À partir de ce moment-là, je n'ai plus eu envie de faire du karaté. J'avais compris ce que pouvait être l'aïkido dynamique, efficace.

Il y avait un cours d'aïkido le matin, où s'entraînaient des personnes d'un certain âge, des commerçants qui commençaient le travail tard. Et le soir, au début, il n'y avait pas grand monde : on était peut-être sept ou huit. Mais pour rentabiliser, pour pouvoir donner un petit pécule aux experts qui étaient là, qui arrivaient avec pas grand-chose, souvent Jean Zin faisait faire des stages

d'aïkido aux judokas. Je me souviens que dans la section judo il y avait des gaillards : il y avait un champion de France de lutte libre militaire et également très bon judoka, il y avait vraiment des gaillards costauds, et là je voyais l'efficacité de l'aïkido de Me Noro. Il pouvait se dégager facilement de n'importe qui, il projetait n'importe qui, avec facilité. Là, l'aïkido commençait à avoir ses lettres de noblesse. On ne disait plus « l'aïkido, c'est de la danse ».

Me Nakazono et Me Noro ont contribué au développement de l'aïkido à l'occasion des nombreux stages qu'ils dirigeaient en France et à l'Étranger.

Me Tamura, lui aussi dès son arrivée, a fait un travail considérable, mais c'est tout un ensemble de circonstances qui ont fait que l'aïkido, à un moment donné a pris une extension assez intéressante.

‡ Donc, après ces premières années, vous avez commencé à travailler avec Me Tamura...

En 1964, Me Tamura est arrivé du Japon avec sa jeune épouse. À nouveau, ça a été un choc : C'était un aïkido très beau, comme l'ont connu ses anciens élèves, très dynamique, très efficace, beaucoup moins rectiligne que l'ancien aïkido. Par gentillesse, Me Nakazono qui admirait beaucoup ce nouvel aïkido, lui a laissé la section aïkido, afin, que lui-même, puisse se consacrer uniquement aux autres disciplines. Je suis devenu un des principaux uke de Me Tamura et on peut dire son ami.

Le monde est vraiment petit : Mme Tamura était violoniste, une très bonne

*Dans les années 1968, autour de Me Tamura, il y avait une bonne **dynamique**, des jeunes qui avaient vraiment envie de travailler.*

violiniste, et quand elle était au Japon, elle avait travaillé avec un professeur de violon que ma sœur, qui est violoniste aussi, connaissait : Mme Isnard. Comme ma sœur était professeur de violon au conservatoire de Marseille, elle l'a parrainée – et oh, surprise ! Mme Isnard se trouvait, elle aussi, à Marseille. D'ailleurs Mme Tamura a eu un premier prix de violon. Il y a donc eu deux rencontres : l'aïkido et la musique. =

Dans les années 1968, autour de Me Tamura, il y avait une bonne dynamique, des jeunes qui avaient vraiment envie de travailler. Il enseignait aussi à la Faculté, à Aix, c'était une époque héroïque par l'esprit et l'envie de découvrir cet art martial avec tous les avantages qu'il comportait. L'enseignement des trois experts : Me Nakazono, Me Noro et Me Tamura, était très riche par la diversité de leurs techniques et par leur vision personnelle de l'aïkido.

Lors d'un stage à Annecy que dirigeait Me Tamura, j'ai eu la chance de rencontrer Me Chiba. Cela m'a beaucoup apporté : c'est encore un aïkido différent... de par son caractère et son physique. À ce propos, Me Tamura à essayé à trois reprises de me présenter à Me Chiba. Celui-ci m'ignora totalement (deux fois à l'extérieur du dojo et une fois dans les vestiaires). Le stage avait déjà commencé depuis plusieurs jours, lorsque je venais d'arriver, fatigué d'une longue année de maçonnerie. Après l'échauffement habituel, Me Tamura démontra 'Ushiro ryote dori : ikkyo'. Quelle fut ma surprise, après m'être incliné pour le salut, de voir d'abord des pieds, un hakama, puis, relevant la tête, Me Chiba qui s'inclina

vers moi pour m'inviter à travailler. Mon cœur battait très fort, car j'avais entendu les récits de la peur vécue par certains pratiquants. J'ai commencé à pratiquer avec lui, chacun son tour. Malgré son grade élevé, il était très disponible. Mais peu à peu, il augmentait la cadence et les torsions sur les poignets au moment de l'immobilisation d'ikkyo. Malgré la grande souplesse de son corps, le rythme est devenu infernal. Ensuite, après une autre démonstration de Me Tamura, - Ushiro ryote dori, kokyū nage, travaillant toujours avec Me Chiba, à chaque chute-avant, je me disais : « Roberto, fais attention à ta tête ! » car à chaque chute, mes cheveux effleuraient le tapis, 1mm de plus, et ma tête risquait de frapper le tatami... À partir de ce jour, j'ai compris et senti que l'aïkido pouvait avoir plusieurs aspects, si technique il y a. Mer calme, peu agitée à agitée ou for-

te tempête. Après être passé dans une mer très agitée, Me Chiba me quitta et alla travailler avec ma femme et là, surprise, le soir, elle me dit : « Il a été très gentil, Me Chiba, très doux... » (mer calme).

Les bases restent les mêmes ; le travail, il faut le faire ; on doit transpirer sur un tatami, mais on doit travailler sincèrement ; il faut répéter des milliers de fois une technique avant de pouvoir en parler. Que la technique soit plus haute, plus basse ou plus sur le côté, ce n'est pas important. Chaque individu va faire son aïkido par rapport à son



caractère, sa morphologie.

Les choses, il faut les ressentir : si, par exemple, vous faites nikyo à quelqu'un, vous ne pouvez pas connaître le degré d'efficacité, vous ne pouvez le ressen-

*On peut travailler doux, on peut travailler plus fort ...*

tir que lorsque quelqu'un vous le fait. Il n'y a que comme ça que l'on progresse. Donc, le rôle d'uke, c'est important. Uke et tori, c'est la même personne, cela doit aller ensemble. Il ne faut pas anticiper, il ne faut pas avoir peur de souffrir, ça fait partie de l'aïkido. Bien sûr, il n'y a pas besoin de se casser. Plus on travaille fort, c'est comme un acrobate, il fait un numéro et après il veut faire plus, encore plus, mais dans un numéro on peut se faire mal. En aïkido, c'est pareil. On peut travailler doux, on peut travailler plus fort, entre anciens, on peut travailler encore plus fort et